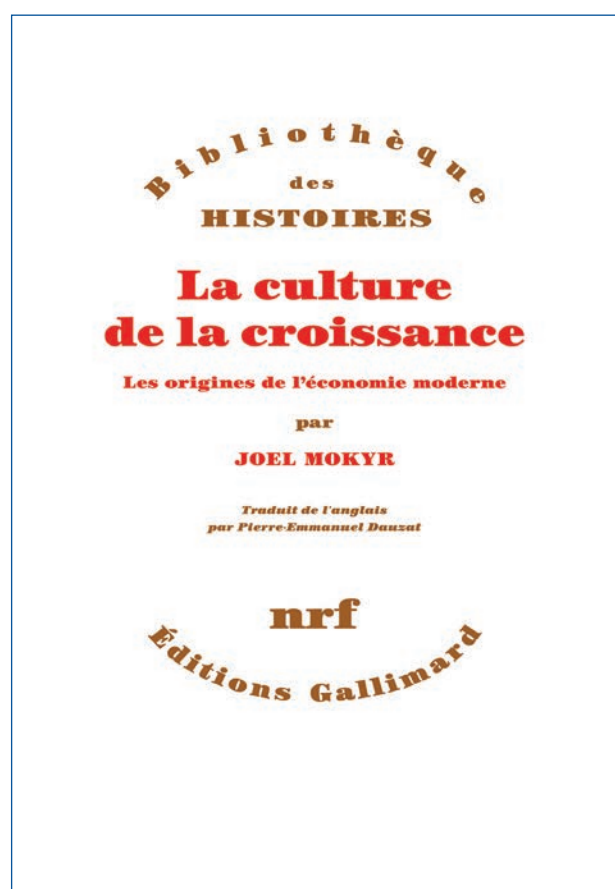


cadres interprétatifs, qui permet de sortir de l'assimilation de travail à salariat, de souligner l'existence d'autres formes sociales que le salariat et de ne pas réduire le travail à sa contrainte juridico-économique. De nouvelles catégories perceptives s'ouvrent alors pour le lecteur qui est amené à se poser des questions sur les mutations de la société salariale ainsi que sur la nécessité d'inventer de nouveaux cadres sociaux de reconnaissance du travail face à une crise « paradoxale » du salariat (due à son expansion et à une perte de sens de la notion) qui, victime de son succès, serait un facteur explicatif de l'explosion et du maintien du chômage depuis les années 1970 (une réflexion *sui generis* proposée par Vatin). Dans un format court, mais dans lequel l'excellence scientifique n'est jamais compromise, le sociologue nous livre ici un véritable travail d'orfèvre, alternant précision ciselée dans le maillage argumentatif et réflexions prospectives, et réussit le tour de force de poser un regard neuf et éclairé sur un sujet qui « parle » à chacun, mais qui s'avère particulièrement complexe à encapsuler.

Dans l'antichambre du progrès : comment expliquer le « miracle européen » ?

À propos de l'ouvrage de Joel Mokyr, *La culture de la croissance*, Gallimard (traduction française 2020), 576 p.

Par Frédéric GARCIA
IAE Lille



Comment expliquer que l'exceptionnelle période de croissance économique ouverte par la révolution industrielle plonge ses racines en Europe, et pas ailleurs ? Comment rendre compte de l'« exceptionnalisme » européen, et de la « Grande divergence » (Pommeranz, 2000) qui s'est opérée entre l'Occident et le reste du monde à l'ère moderne, sans eurocentrisme ni « destinée manifeste » ? Même Lévi-Strauss, peu suspect d'eurocentrisme, admettait cet exceptionnalisme dans *Race et Histoire* : « Sous le rapport des inventions techniques [...], la civilisation occidentale s'est montrée plus cumulative que les autres ; [...] après une stagnation qui, en gros, s'étale sur 2 000 ou

2 500 ans (du 1^{er} millénaire avant l'ère chrétienne jusqu'au XVIII^e siècle environ), elle s'est soudainement révélée comme le foyer d'une révolution industrielle dont, par son ampleur, son universalité et l'importance de ses conséquences, la révolution néolithique seule avait offert jadis un équivalent » (1952). Cette révolution, poursuit Lévi-Strauss, fut explosive, exponentielle, auto-entretenu, à « l'image d'une réaction en chaîne, déclenchée par des corps catalyseurs ». Mais si les mécanismes de la réaction en chaîne sont bien connus, peut-on remonter à l'étincelle ? C'est le projet de l'ouvrage de l'économiste américano-israélien Joel Mokyr, professeur à la Northwestern University, qui propose dans *A Culture of Growth: The Origins of the Modern Economy* (2016, traduit en 2020) une synthèse de ses recherches sur les origines de la révolution industrielle et des Lumières. Ces dernières ne sont pas selon lui un commencement, mais l'aboutissement d'une métamorphose culturelle étalée sur deux siècles. Il se concentre donc sur la période 1500-1700.

Comme l'indique le titre de son ouvrage, l'ambition de l'auteur est de réhabiliter les déterminants culturels dans la genèse de la « croissance schumpétérienne » (*i.e.*, fondée sur l'innovation technique) dans laquelle l'Europe s'est engagée au XVIII^e siècle. Mokyr s'inscrit dans le sillage d'historiens de l'économie faisant de la culture un facteur essentiel de l'expansion économique, à l'image de Deirdre McCloskey, théoricienne du rôle décisif qu'y ont joué les « valeurs bourgeoises ». Mais en s'aventurant vers cet « au-delà » (ou cet « en-deçà ? ») de l'économie que constitue la culture, l'économiste ne risque-t-il pas de « finir dans le feu d'une sociologie d'amateurs », comme l'avertit Robert Solow, cité dès le premier chapitre ? Que l'on se rassure ! Mokyr semble avoir pris cette mise en garde au sérieux, et consacre sa première partie (chapitres 1 à 5) à ramener le fait culturel dans les filets des axiomes de la science économique, en proposant une théorie, non de la culture comme un ensemble statique de normes, mais de l'« évolution culturelle » comme un processus « fondé sur le choix » des individus. Ce choix est lui-même soumis à un certain nombre de « biais » d'origine collective. Les amateurs de débats sur le rôle respectif des « structures » et de l'« agence » dans les mécanismes du changement trouveront ici une réflexion dense, bien référencée. Mais on craint alors qu'à trop la modéliser, on finisse par noyer la culture dans les eaux glacées de la théorie. C'est à ce moment-là que Mokyr choisit de faire intervenir son *deus ex machina* de l'évolution culturelle : l'« entrepreneur culturel ». Figure centrale (et très schumpétérienne) de son dispositif théorique, l'entrepreneur culturel est celui qui prend l'initiative de bousculer le savoir et les normes de son temps, de transformer le *statu quo*. Sans lui, la culture serait condamnée à une stase sans fin. Mokyr en donne de nombreux exemples (chapitre 6), mais s'arrête plus longuement sur deux d'entre eux (chapitres 7 et 8). Isaac Newton, inévitablement, mais aussi, plus inattendu, Francis Bacon, l'empiriste anglais, prophète de la méthode expérimentale, qui s'avérera le véritable héros du livre.

L'Europe serait-elle, intrinsèquement, une région plus richement dotée que la normale en « entrepreneurs culturels » ? Mokyr réfute cet argument : toutes les cultures en ont, de tous temps, généré en grand nombre. Chaque culture est ainsi le théâtre d'un combat entre ces tenants de la nouveauté et les gardiens de l'ordre établi voués à étouffer les progrès culturels menaçant les pouvoirs en place. La spécificité européenne est d'avoir rendu possible une victoire inédite et définitive des premiers sur les seconds. En l'espèce, l'« ordre culturel », dans l'Europe post-médiévale, prenait le visage de cette « synthèse thomiste » des savoirs antiques (notamment le corpus aristotélécien) et de l'orthodoxie catholique, synthèse que nous avons retenue comme « scolastique ». C'est à cette citadelle et à ses défenseurs (l'Inquisition, mais surtout la Compagnie de Jésus, régulièrement mentionnée) que s'en prennent, à partir de 1500, tous les « entrepreneurs culturels » européens, les Galilée, Copernic, Kepler, Leibniz, Descartes, Spinoza, Pascal, Locke, Bacon, Newton... Pourquoi vont-ils réussir là où, partout ailleurs et de tous temps, leurs semblables ont échoué à briser la malédiction de l'éternelle victoire du *statu quo* ?

Pour Mokyr, la clé de l'énigme réside sans doute dans la configuration singulière dans laquelle se trouve l'Europe au sortir du Moyen Âge (chapitres 8 à 12) : elle forme alors un mélange, unique en son genre, de fragmentation politique et d'unité culturelle⁽¹⁾. D'un côté, l'espace européen, débarrassé tant de la féodalité que de l'ambition de restaurer un Empire hégémonique, s'organise en un « système d'États » en rivalité permanente. De l'autre, le continent est uni par un fonds culturel commun, tant linguistique (langues proches, latin universel) que religieux (christianisme en partage⁽²⁾). Dès lors, comme Mokyr l'exprime dans sa langue d'économiste, « la fragmentation politique alla de pair avec une unité intellectuelle et culturelle, un marché intégré des idées, qui permit à l'Europe de bénéficier d'importantes économies d'échelle associées à l'activité intellectuelle » (p. 266). Cette configuration inédite, en grande partie contingente⁽³⁾, a donc donné naissance à un « marché des idées », d'une efficacité totalement inconnue auparavant. Ce marché porte un nom : la République des Lettres. Mokyr en fait une description passionnante (chapitre 12), en montrant combien son développement s'est nourri de la fragmentation politique : en fournissant des « portes de sortie » à des entrepreneurs culturels persécutés chez eux, cette fragmentation a considérablement amoindri le risque associé à l'innovation intellectuelle. Il montre aussi que ce « collège invisible », cette institution non-instituée,

⁽¹⁾ Mokyr se rapproche ici du déterminisme géographique de la théorie de la « thalassographie articulée », défendue par David Cosandey dans *Le secret de l'Occident*, dont Mokyr semble ignorer les travaux.

⁽²⁾ Nul anti-christianisme de principe chez Mokyr, qui montre que la religion a joué aussi bien en faveur du progrès que de la réaction.

⁽³⁾ Mokyr prend bien soin de se démarquer de toute vision téléologique : à plusieurs reprises, il rappelle à quel point cette configuration européenne était fragile, et aurait pu être bouleversée par exemple à l'occasion de victoires militaires espagnoles.

était soudée par de profondes valeurs communes qui abaissaient le coût associé à la diffusion des idées. C'est au sein de ce microcosme d'élite qu'en deux siècles s'est inventée la science moderne qui allait abattre le vieux canon scolastique, rendant possible une compréhension inédite des lois de la nature qui serait bientôt mise au service de l'invention de techniques améliorant la condition humaine.

Mokyr consacre la dernière partie du livre (chapitres 13 à 16) à répondre par anticipation aux objections auxquelles l'expose sa thèse : si la République des Lettres fut une institution paneuropéenne, comment expliquer, à son tour, l'exceptionnalisme britannique dans les débuts de la révolution industrielle ? Cela doit-il nous amener à rehausser nos lunettes wébériennes et invoquer le puritanisme ? Et pourquoi accorder tant d'importance au savoir scientifique, quand la révolution industrielle fut aussi une affaire d'artisans bricoleurs de génie ? Répondre à ces questions donne un prétexte à Mokyr pour marteler sa thèse, au prix de quelques longueurs. Ses derniers regards se tournent vers la Chine et la fameuse « question à cent francs » de Joseph Needham : « Pourquoi la Chine, avec sa considérable avance sur l'Europe jusqu'à la Renaissance, n'a-t-elle pas été le théâtre de cette révolution ? » Si Mokyr ne semble pas totalement écarter l'hypothèse religieuse (et l'absence, dans la pensée chinoise, d'un monde créé par un Dieu rationnel et dont les lois seraient connaissables par l'Homme), il invoque, sans surprise, l'inexistence d'un « pluralisme politique compétitif » qui aurait pu permettre aux nombreux entrepreneurs culturels chinois de constituer un « marché des idées » susceptible de renverser l'autorité du canon confucéen et le respect immémorial dû aux Anciens.

L'ouvrage se termine ainsi de façon abrupte, au moment où le lecteur se pose la version « 2020 » de la question de Needham : la Chine peut-elle, compte tenu de ses caractéristiques politico-culturelles, être le *leader* mondial de l'innovation techno-scientifique qu'elle prétend devenir ? Mokyr ne se risque à aucun pronostic, n'effleure même pas le sujet. Pas plus qu'il n'évoque l'état de l'idée de progrès et de la « culture de la croissance » en ce début de troisième millénaire.

Le livre, prudemment, ne parle que des temps révolus. On aimerait savoir, pourtant, ce que ses thèses ont à nous dire sur notre époque, en particulier sur la remise en cause de la croissance matérielle par la prise de conscience des limites écologiques. Cette prise de conscience ne joue-t-elle pas, en effet, le même rôle qu'ont joué, à la fin du Moyen Âge, et comme l'illustre très brillamment Mokyr, les grandes découvertes dans l'ébranlement de la confiance placée dans le savoir antique ? Certains des passages les plus passionnants du livre racontent comment, à mesure que les Européens exploraient le monde, leur scepticisme quant à leur héritage culturel n'a cessé de croître : Aristote n'avait-il pas écrit que les régions équatoriales étaient inhabitables ? Mokyr affirme ainsi : « À mesure que données et faits nouveaux firent surface, en partie du fait de l'expansion des horizons géographiques et en partie grâce à des observations plus soigneuses et à de meilleurs instruments, les Européens commencèrent à voir les lacunes des œuvres canoniques de l'Antiquité » (p. 254). À l'heure où nous découvrons, par les moyens de la science, les dégâts provoqués par la croissance économique, notre foi en celle-ci, forgée dans un tout autre monde que le nôtre, n'est-elle pas condamnée à s'émousser ? Les Anciens d'aujourd'hui ne sont-ils pas les Modernes d'hier ? Au terme de cet ouvrage passionnant, on regrette simplement que son auteur laisse le lecteur seul face à ses interrogations.

Références

- COSANDEY D. (2007), *Le secret de l'Occident*, Champs-Flammarion.
- LÉVI-STRAUSS C. (1987), *Race et histoire* (édition originale, 1952), Paris, Denoël (Folio essais 58).
- MCCLOSKEY D. N. (2010), *Bourgeois dignity: Why economics can't explain the modern world*, University of Chicago Press.
- MOKYR J. (2020), *La culture de la croissance. Les origines de l'économie moderne*, Gallimard, traduit de l'anglais *A Culture of Growth : The Origins of the Modern Economy* par Pierre-Emmanuel Dauzat.
- POMERANZ K. (2000), *The great divergence: China, Europe, and the making of the modern world economy*, Princeton University Press.